La paix impossible !

Autor(en): **M.-E.T.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 36

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-209777

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— Ne châi su pas venu po m'amusâ, mâ mé su écliaffâ on dâi et la mére m'a einvouyî tè dèmandâ on bocon de racllira de mîtra âi caïon qu'on dit que l'è tant digno po sè guiéri,

La fèmalla sor et revint avoué on petit bocon de racllira dein dau papâ.

— L'è tot cein que la mére l'a trovâ, que dit, du que l'è li que fâ pè l'ottô.

— Grand maci, que repond Janeau, ein s'ein alleint avoué son remîdo.

... Ie trâove la Julie Tacon âo pâilo assebin. Tot l'ètâi sein dessu dèso : lè lhî pas fé, lè z'ècouellette per dessu la trâbllia, lè dzenelhie l'avant caillî pè l'allâïe.

Quand Janeau lâi eu de cein que voliâve, ie fâ adan :

— De la racllira de mîtra : i'ein é prau matâire. Tsi no, on ne rècoure jamé la mitra âi caïon.

Vo prometto que Janeau l'a pu s'ein reintornâ avoué on pucheint paquiet.

... La Marie Bâozon travaillîve quand Janeau lâi è arrevâ : rapetaudzîve on gard'habit à son pére. Tot l'ètâi, tsi leu, proupro quemet on ugnon. Lè casserôle l'ètant quemet dâi meriâo, lè cassette l'ètant rovilleinte qu'on sè vayâi dedein et la Marie l'avâi lo vesâdzo tant reluiseint que, ma fâi, on l'arâi bin eimbrancha. Quand Janeau lâi dèmande sa racllîra, ie lâi dit dinse tota motsetta :

— Mon pouro Janeau, i'é bin dèlâo, mâ ma mîtra l'è rècouraïe vouâ quemet ti lè dzo et lâi a pas de racllira cein que farâi mau dein on get. L'è damâdzo.

... Et Janeau, lo né, quand l'eût racontâ tot cein à sa mére, stasse lâi de dinse :

— La Luise Tortson l'a croûïo tieu; laisse travaillî sa mére et peinse rein qu'à s'amusâ. L'hommo que la preindra sarâi vito rûna. Laisse-la io l'è.

La Julie Tacon l'è onna coffâ; sè z'einfant sarant adî merdâo et moquâo. La laicha vaut mî que la praissa.

Quant à la Marie Bâozon, l'è 'na fèmalla de sorta, proûpra, que n'a pas pouâire de l'ovrâdzo. L'a sa retsessa dein sé dâi. L'è li que tè faut maryâ.

Quieinze dzor aprî, Janeau et la Marie l'ètant annoncî. Janeau ne s'è jamé repeintu de l'avâi châissa. Tot parâi ! La racllira de mîtra âi caïon, cô l'arâi cru ? MARC A LOUIS.

Quelques bizarreries du langage.

Les bizarreries de la langue française suggèrent parfois de singulières réflexions :

Pourquoi, lorsqu'on dit d'un homme : « Il est rond en affaires », est-ce comme si l'on disait de lui : « Il est carré en affaires » ?

Pourquoi dit-on de quelqu'un : « Feu un tel », alors qu'il est « éteint » ?

Pourquoi l'action de chercher à prendre du gibier s'appelle-t-elle « chasser » ?

Pourquoi dit-on indistinctement « embrasser » ou « épouser » une cause, tout le monde sait que si l'on embrasse généralement ce qu'on épouse, on n'épouse pas toutes les personnes qu'on embrasse.

Pourquoi, pour avoir de « l'argent devant soi », faut-il commencer par le « mettre de côté » ?

Pourquoi un bruit transpire-t-il avant d'avoir couru ?

Pourquoi dit-on : « Qui voit ses veines, voit ses peines », alors que c'est lorsqu'on n'a pas de veine qu'on a des peines ?

Pourquoi dit-on indifféremment d'un mort qu'il « laisse » ou qu'il « emporte » des regrets, étant donné qu'il ne saurait les laisser s'il les emporte, et réciproquement ?

LA PAIX IMPOSSIBLE !

LORSQUE, sans le moindre enthousiasme, Victor fit son entrée dans le monde, il ne se donna pas même la peine de pousser le petit cri par lequel les nouveau-nés ont coutume de proclamer leur droit à une place au soleil. Docile, il prit son bain et se laissa emmailloter. Après quoi, blotti contre sa nounou, il s'endormit.

— Quel amour d'enfant ! s'écria la sage-femme. A-t-il l'air assez heureux, le chérubin !

Victor dormit toute la nuit, gaillardement, à poings fermés. Il fallut le secouer pour lui faire prendre la tétée. Il déjeuna, puis se rendormit. Sa petite frimousse exprimait une satisfaction telle que personne n'eût osé troubler un sommeil aussi magnifiquement paisible.

Les jours suivants n'apportèrent aucune modification quelconque à cet état de perpétuelle somnolence. Victor mangeait. Terminée la dînette, il poussait un léger soupir et se replongeait dans ses songes.

Victor traversa, sans faire entendre la moindre plainte, la crise toujours redoutable de la dentition. Quand l'afflux sanguin mettait en feu ses petites joues, il se bornait à jeter sur son entourage de longs regards étonnés. La douleur elle-même ne parvint jamais à le tirer de son indifférence.

Cependant Victor croissait en stature et en grâce. Il faisait tout ce que l'on voulait. A dix mois, il levait déjà ses petits bras en criant : « Bavo ! Bavo ! ». Il savait aussi « envoyer des baiser à la dame ». Chacun en raffolait. Il se laissait embrasser et caresser. Mais, dès qu'on ne s'occupait plus de lui, il s'endormait.

A douze ans, on le mit au collège. Désireux d'éviter des remontrances, il travailla résolument. Pourvu qu'on le laissât tranquille, il eût absorbé et digéré l'Encyclopédie tout entière. Le jour où il conquit son diplôme de bachelier, son père lui offrit une récompense. Victor demanda simplement qu'on lui permît d'aller se coucher de bonne heure.

En fait, Victor n'avait qu'une ambition : vivre tranquille. Il était si complètement étranger à tout, qu'il lui arrivait parfois de ne pas même se rappeler son nom, son âge, son domicile. Jamais il ne lui serait venu à l'idée d'ouvrir un journal. Que lui importait ce qui se passait dans le monde ! Un jour on lui annonça qu'une épouvantable collision s'était produite entre Mars, Saturne et Jupiter et que la Terre elle-même risquait fort de subir le contre-coup du cataclysme.

— Et après ? dit-il, en consultant sa montre et en réprimant avec peine un bâillement.

Pour éviter les tracas, pour ne pas se mettre en lutte ouverte avec la loi naturelle, pour « avoir la paix », Victor continua à travailler. Rapidement, brillamment, il gagna ses grades universitaires. Comme il possédait quelque fortune, il s'empressa de la distribuer aux œuvres de bienfaisance, ne conservant que la somme strictement nécessaire à l'existence d'un homme exclusivement épris de calme et de solitude. Le destin voulut qu'à peine installé dans la bourgade de ses rêves, Victor se trouva en butte aux assiduités de la fille du maire de l'endroit. Pour ne pas avoir d'ennuis, il épousa la demoiselle. Et comme celle-ci était ambitieuse, elle n'eut rien de plus pressé que de le faire nommer conseiller général. Victor s'acquitta de son mandat avec un insurmontable ennui, mais au plus près de sa conscience. Enthousiasmés, ses concitoyens l'envoyèrent siéger à la Chambre des députés. Dès ce moment, Victor ne s'appartint plus. Et, bien qu'il les méprisât, les honneurs ne tardèrent pas à pleuvoir dru sur sa pauvre tête.

Dégoûté de l'existence et prêt aux pires extrémités, il fit néanmoins, pour se dégager de l'étreinte, une tentative suprême. Il fonda le parti des « tranquillistes » dont la devise était : « Guerre aux fêtards ».

Immense fut le succès du nouveau groupement. Le programme du parti n'était pas élaboré que déjà les adhérents se présentaient en foule. Des banquets, des meetings, des réjouissances plus fantastiques les unes que les autres furent organisés. Les femmes s'en mêlèrent, et, transportées d'admiration, se réunirent autour de thés extraordinairement joyeux. Victor passait ses jours et ses nuits à apposer des signatures sur des cartes postales. Jamais il n'y eut autant de fêtes sur le territoire de la République. Les « tranquillistes » se montraient dans leur ardeur à organiser des festins et des comices plus enragés que les plus enragés « fêtardistes ».

Cependant la fréquence et la multiplicité des agapes populaires commençaient à inquiéter les esprits réfléchis. De timides protestations se firent entendre. On ne les écouta pas. Le peuple continuant à dépenser sans compter se trouva un jour endetté et de fort méchante humeur. Il se révolta et, pour leur apprendre à vivre, guillottina pêle-mêle « tranquillistes » et « fêtardistes ». Mais en vain Victor chercha-t-il à obtenir un tour de faveur pour monter sur l'échafaud et goûter enfin le repos.

Le seul qui réclamât la mort fut condamné à vivre !

Victor est aujourd'hui centenaire. Les reporters le poursuivent. Les photographes le harcèlent. Les étrangers se refusent à quitter le pays sans avoir vu l'homme dont la renommée a depuis longtemps franchi les frontières. Plus que jamais il ignore le repos. Un espoir lui reste cependant : celui d'être enseveli dans un coin reculé de l'humble cimetière de son village natal. Le gouvernement, hélas ! projette de lui faire des obsèques solennelles et de transférer ses restes au Panthéon.

Pauvre Victor ! M.-E. T.

LES SUISSES ONT-ILS LE SENTIMENT DE LA NATURE ?

TELLE est la question que posait, il y a quelques années, M. Louis Wuarin, de Genève. Il y répondit par les lignes suivantes, extraites d'un article intitulé : *Le carnet d'un touriste en Suisse*, publié dans le « Noël suisse ».

« Dotés d'un pays aux splendeurs sans pareilles, les Suisses se montrent-ils sensibles à ses charmes incomparables ? Il est permis de poser la question sans offenser personne : c'est une vérité banale que l'habitude émousse les impressions, et Voltaire a remarqué que toujours du plaisir n'est plus du plaisir.

» Eh bien, nous sommes disposés à répondre par l'affirmative. Nous avons vu souvent les habitants de nos montagnes et de nos vallons s'arrêter un moment, non pas seulement pour faire admirer à d'autres le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, mais pour l'admirer eux-mêmes. Il nous semble que, sauf quand ils sont éloignés de leur lieu d'habitation ordinaire, ce qui les retient c'est moins la magie des montagnes, des torrents troublés et des lacs reflétant le paysage que la nature vivante, les arbres élancés ou parés des premières fleurs du printemps, les oiseaux et leur chant. En chemin de fer, ils ne manquent guère d'aller occuper les banquettes des wagons placés à la vue. Leur visage reste calme ; ils laissent aux gens des villes les exclamations répétées et les longs commentaires explicatifs.

» Il y a lieu de regretter un peu leur mutisme, car il ne serait pas sans intérêt de pénétrer leur mentalité esthétique, de savoir ce qui les émeut. Un de nos amis débouchait du tunnel de Chex-